

Active depuis 30 ans dans la recherche sur les plastiques, Nathalie Gontard dénonce le « leurre du recyclage » et insiste sur l'urgence qu'il y a à réduire notre consommation.

ENTRETIEN

JEAN-FRANÇOIS MUNSTER

Les Etats du monde entier sont réunis cette semaine à Busan (Corée du Sud) pour tenter de trouver un accord autour d'un traité de lutte contre la pollution plastique. L'occasion de revenir avec la chercheuse française Nathalie Gontard sur les ravages de cette pollution insidieuse.

Malgré une prise de conscience de ses ravages, le monde peine à se sevrer de son addiction au plastique. La consommation ne fait qu'augmenter. Comment l'expliquez-vous ?

Parce qu'on se focalise sur tout un tas de stratégies qui ne ciblent pas le cœur du problème. On s'est d'abord centré sur le problème des déchets. Aujourd'hui, dans le cadre du traité international sur la pollution plastique, on veut se focaliser sur la production. On devrait d'abord et avant tout se préoccuper de la consommation. Nous vivons dans une économie de marché et s'il y a production, c'est parce qu'il y a consommation. C'est elle qui est la force motrice de la production et donc de la pollution. La consommation de plastique est strictement proportionnelle au PIB d'un pays. Plus on est riche, plus on consomme. Et pour l'instant, personne n'a le courage d'interroger nos modes de vie de pays riches.

Qu'est-ce qui fait la dangerosité du plastique ?

Ce n'est pas son empreinte carbone mais bien trois choses indissociables. Un : sa persistance pendant des siècles et des millénaires. Deux : sa fragmentation continue en morceaux de plus en plus petits de façon très lente et ce, dès sa production. Et trois, son interactivité avec son environnement. Si on veut matérialiser cette dangerosité, il faut aller voir du côté des petites particules. Un déchet plastique que l'on trouve dans la rue, c'est moche mais c'est peu dangereux. C'est lorsqu'on ne voit plus le plastique ; lorsqu'il est passé à l'état de micro ou nanoparticule qu'il devient dangereux parce qu'il peut voyager absolument partout. Il peut interagir avec tout un tas de polluants qu'il va ensuite transporter. Il peut entrer dans les organismes vivants, et passer à travers les barrières cellulaires en se couvrant de nos propres protéines pour passer inaperçu. Et une fois à l'intérieur, aucun être vivant ne possède les outils biologiques pour le dégrader. Une publication scientifique récente révèle que nos cerveaux contiennent en moyenne 0,5 % de plastique. On va en avoir des quantités de plus en plus importantes dans le corps alors qu'on en a déjà beaucoup.

C'est vrai aussi pour l'environnement...

Oui. C'est ce qui différencie le plastique de bien d'autres matériaux. Il n'est pas biodégradable et c'est le grand problème. C'est un matériau qui est étranger au fonctionnement de nos écosystèmes et qui perturbe celui-ci parce qu'il interagit avec son environnement. Conséquences : on retrouve aujourd'hui des microplastiques absolument partout où on en cherche. C'est ce que j'appelle l'empreinte plastique.

Pourquoi tarde-t-on à prendre la mesure de ce danger ?

Cela tient au fait que cette pollution a lieu hors de notre regard mais aussi de notre temps de vie. Le plastique qu'on utilise aujourd'hui n'aura d'impact sévère que dans 50 ou 100 ans, lorsqu'il se sera dégradé. C'est un héritage empoisonné qu'on laisse aux générations à ve-



« La pollution plastique est une bombe à retardement »

nir. Une bombe à retardement. On en trouve déjà absolument partout dans nos corps et ça ne fait que 50 ans qu'on les utilise. Alors dans cinquante ans de plus... Et comme la toxicité n'est pas aiguë, on a tendance à se dire que les générations futures trouveront bien un moyen de se protéger.

Le recyclage peut-il constituer une solution ?

Non. C'est un leurre. Le recyclage ne s'adresse qu'aux déchets. Or, il faut savoir que la pollution plastique, c'est-à-dire les émissions de microparticules, est présente dès le stade de la production, tout au cours de l'utilisation du produit et jusqu'au stade du recyclage. Les usines de recyclage plastique sont elles-mêmes des sources énormes de microplastiques. Le plastique par essence n'est pas recyclable. Recyclable, ça veut dire qu'on est capable d'utiliser le déchet pour régénérer l'objet à l'identique. On crée un cycle. Or, actuellement, on fait du « décyclage », c'est-à-dire qu'on cherche un marché et qu'on

créé un autre objet avec le déchet. Exemple : avec la bouteille en plastique, on va fabriquer des polaires. Vous allez me dire : « Ce n'est pas parfait mais c'est mieux que rien. » C'est là où on se trompe. On a l'impression qu'en mettant la bouteille dans la bonne poubelle, on fait disparaître la pollution mais en réalité, cette polaire une fois fabriquée va relâcher continuellement des microparticules jusqu'à ce que vous la mettiez à son tour à la poubelle. Avec le recyclage, on ne fait pas disparaître la pollution. On stocke juste le déchet sous une autre forme.

Y a-t-il d'autres problèmes ?

Ces usines de recyclage dans lesquelles on investit créent une dépendance aux déchets plastiques. Si on décide un jour d'arrêter d'utiliser des bouteilles plastiques pour les remplacer par des gourdes réutilisables, on nous dira que ce n'est pas possible parce que ces usines doivent continuer à tourner. Et puis, le problème du recyclage, c'est qu'il rassure

On retrouve aujourd'hui des microplastiques absolument partout où on en cherche. C'est ce que j'appelle l'empreinte plastique

Nathalie Gontard
Directrice de recherche à l'Inrae

”

Nathalie Gontard

Nathalie Gontard travaille sur les plastiques depuis plus de 30 ans. Experte auprès de la Commission européenne, directrice de recherche à l'Inrae (Institut national de recherche pour l'agriculture, l'alimentation et l'environnement, France), elle dirige un laboratoire sur toute la chaîne de vie du plastique. L'idée étant de proposer des solutions pour diminuer l'impact de ce matériau, en particulier dans les emballages alimentaires. Depuis quelques années, elle s'est aussi attelée à vulgariser ses connaissances dans les médias français, elle a publié un livre sur la pollution plastique (*Plastique. Le grand emballage*, édition Stock) et monté une pièce de théâtre sur le même thème. J.-F. M.

La chercheuse française Nathalie Gontard dirige un laboratoire qui travaille sur la chaîne de vie du plastique. © MARC GINOT.

le consommateur. On l'encourage à continuer à consommer puisqu'on lui dit que la pollution va disparaître.

Il y a quand même un plastique qui se recycle en boucle, c'est le PET des bouteilles ?

Oui. C'est la seule boucle qui existe dans le plastique. Mais on ne parle que des bouteilles en PET ayant contenu des boissons aqueuses. Il y a aussi 30 % de pertes et le recyclage ne peut se faire qu'une seule fois. Donc c'est très limité.

Le plastique biodégradable, une solution ?

Je travaille avec mon équipe sur le développement de plastiques entièrement biodégradables issus de résidus agricoles. Même si on peaufinait parfaitement le procédé – ce qu'on est train de faire dans le cadre de grands projets européens –, on ne pourrait remplacer avec ce type de produit qu'une infime partie de la quantité pharaonique de plastique que nous consommons aujourd'hui. Donc il faut conserver ces plastiques biodégradables pour les usages essentiels.

On y vient. Le plastique a tout de même des vertus. Dans toutes sortes de domaines – médical, technologies vertes, traitement de l'eau... – il est indispensable...

Il est évident qu'on ne se passera jamais de plastique. Mais là, on a dépassé la ligne rouge. Il faut d'urgence arrêter cette consommation insensée et reconnaître que le plastique non seulement ne sert plus notre bien-être mais qu'il nous met en danger. Il encombre nos vies, nos organismes. Il faut que des arbitrages soient faits en faveur des plastiques qui sont essentiels et vont servir notre bien-être. Tous les autres doivent être interdits ou il faut en limiter l'usage. C'est simple et ça ne demande pas forcément de sacrifices. Exemple : les vêtements. Il y a des tas de fibres (lin, laine, coton) qui peuvent remplacer le plastique (polyester, nylon...). Dans le secteur du bâtiment, il y a aussi énormément de solutions disponibles sans plastique.

L'industrie agroalimentaire et le secteur du commerce prétendent que les emballages en plastique permettent de lutter contre le gaspillage alimentaire.

C'est vrai pour une toute petite partie des plastiques. Mais quand on me dit que le concombre se conserve mieux avec du plastique autour, je suis désolée : c'est faux. On ne devrait pas être autorisé à mettre sur le marché un plastique tant qu'on n'a pas démontré qu'il est indispensable et qu'il apporte un réel bénéfice. Tout ne doit pas reposer sur les épaules des consommateurs. Les industriels doivent nous proposer des biens et des services avec le strict minimum de plastique. Et bien entendu, les autorités politiques doivent aussi prendre leurs responsabilités.

Nourrissez-vous beaucoup d'espoir dans ce traité mondial contre la pollution plastique qui se négocie cette semaine ?

Non, parce que les discussions portent sur la gestion des déchets et sur la limitation de la production avec un énorme angle mort au milieu qui est la consommation. Je ne vois pas comment on va aboutir à quelque chose d'efficace en partant sur ces bases-là. Ce qui est positif, c'est que ce type d'événement sensibilise à cette pollution. C'est un premier pas et on peut espérer que dans quelque temps, on regardera les choses en face de façon lucide et qu'on ciblera nos modes de vie et notre dépendance aux biens matériels.